

De la misère en milieu riche

(et de quelques autres)



Leur réussite, l'échec de tous. Leur monde : un mausolée climatisé. Ils sont l'apocalypse costumée.

Introduction — Ils ne manquent de rien, sauf de tout.

Ils ont tout. Sauf ce qui vit, ce qui fait chanter l'existence, la lie à la nature, aux autres, *au réel*. Leurs journées sont pleines d'objets, de services, de certitudes, et vides.

Les riches vivent à l'abri de tout, dans un rien augmenté. Ce ne sont pas des privilégiés, mais *des mutilés dorés*. Le monde qu'ils habitent est climatisé, vidé de cris, de poussière, de douleur – mais aussi de joie, d'élan, de sincérité. Tout y est prévu, filtré, régulé. Tout y est mort-né.

Leur misère n'a rien de spectaculaire. Elle est glacée, aseptisée, confortable – c'est là son raffinement. Ils meurent à petit feu dans des frigos cinq étoiles.

1. Vivre pour être vu, mourir sans avoir vécu

Ils s'imaginent vivants *parce qu'ils apparaissent*. Chaque dîner est une mise en scène. Chaque départ en vacances, un communiqué de presse. Ils ne se parlent pas, ils s'échangent des codes. Ils ne s'écoutent pas, ils s'épient. L'angoisse de n'être pas regardé les ronge comme une lèpre.

Leur vie sociale est une foire d'ombres chinoises. Personne n'y parle vrai. Les affections y sont cotées comme les actions : on y mise sur des réputations, on vend des alliances, on liquéfie les intimités.

Un riche qui se regarde dans une glace ne voit qu'un costume à paillettes.

À la fin, tout est passé si vite, sans frottement, sans désordre, qu'ils ne savent même pas s'ils ont vécu. Leur mémoire est un album publicitaire. Leur tombe, un selfie oublié.

2. L'atrophie comme mode de vie

Tout ce qui pourrait les relier au monde – la faim, le froid, l'attente, la perte – leur a été épargné. Ils ne se battent plus pour rien : ni pour du bois, ni pour une idée, ni pour quelqu'un. Ils se sont atrophiés. Les muscles du cœur, ceux de l'imagination, ceux de l'intelligence critique : tous ont fondu.

Leur confort a le goût du formol. Ils vivent dans des maisons étanches à la pluie et à la pensée. *Plus ils accumulent, plus ils rétrécissent*. Ils n'ont plus besoin de rien, c'est-à-dire qu'ils ne désirent plus rien vraiment.

On dirait des fantômes de vivants, lestés d'or, errant dans des pièces trop vastes. Leur joie est un ricanement, dans un décor glacé.

3. L'argent : l'idole de l'empire du néant

L'argent qu'ils vénèrent n'ouvre sur rien : il leur ferme les yeux.

Ils en ont tant qu'ils n'ont plus rien à faire.

À force de tout acheter, ils ne savent plus rien aimer. À force d'avoir tout à portée, ils ne savent plus rien espérer. Le plus atroce est qu'ils croient être les maîtres du monde alors qu'ils ne sont que les parasites les plus coûteux de son agonie.

4. La classe dominante ne pense pas

Ils financent des chaires, écrivent des tribunes, organisent des colloques sur « le monde de demain ». Ils brassent des concepts comme d'autres brassent du vent. Leur pensée est un service de presse au service de leurs paniques.

Ils parlent de « transition écologique » comme on parle d'une croisière en voilier. Ils jurent vouloir « changer les choses » à condition de tout chosifier.

Leur intelligence, tout artificielle, est tournée vers la protection de leur rente. Tout ce qui la menace est disqualifié comme utopie, populisme, ou haine sociale. L'idée même de vérité leur est étrangère, tant ils n'ont plus à répondre de rien.

Ils ne pensent pas, ils se rassurent.

5. Le bal des chiens couchés

Autour d'eux, une armée de serviteurs volontaires. Les communicants qui leur taillent une morale sur mesure. Les économistes de plateau, qui affirment que l'inégalité est naturelle. Les artistes subventionnés qui encensent leur vision du monde. Les journalistes qui rédigent leur légende, moisie sous les dorures.

Tous couchés. Tous dressés à lécher la main qui les engrasse.

Ils forment une cour sans roi, avec mille valets. Chacun veut en être. Chacun espère une miette, une place, un rôle dans la comédie sociale. Et même ceux qui les détestent rêvent encore de les imiter.

Le pire n'est pas leur pouvoir mais cette inclination à leur trouver de l'allure.

6. Un monde détruit pour maintenir leur confort

Chaque degré de plus, chaque forêt rasée, chaque rivière morte, chaque mine creusée, chaque enfant brisé par le travail – tout ça pour qu'ils puissent continuer à ne pas transpirer.

Le climat, les peuples, les écosystèmes, les vivants : sacrifiés pour que leurs jets privés ne soient pas taxés. Pour que leurs piscines soient pleines, leurs frigos bien garnis, leurs vacances hors saison préservées de la plèbe.

Ils s'étonnent que le monde devienne invivable. Ils le voulaient juste à leurs pieds.

Chaque matin, ils le détruisent un peu, puis versent une larme sur la biodiversité perdue, en buvant un café équitable dans un salon climatisé ou chauffé à 24 degrés.

Envier les riches, c'est envier l'asphyxie : leur vie est une longue noyade dans l'artifice. Rien n'y pousse, rien n'y lutte, rien n'y danse.

Leur triomphe *d'apparents* est un naufrage existentiel.

Ce n'est pas à nous d'avoir honte d'être pauvres. C'est à eux de rougir de *leur opulente stérilité*. Mais ils ne rougiront pas. C'est donc à nous de les rendre indésirables. Irrespirables. Infréquentables. De les voir enfin tels qu'ils sont : inaptes à vivre, inaptes à aimer, inaptes à sentir.

Et de bâtir ailleurs, dans les ruines qu'ils laisseront, une vie où la richesse ne sera plus d'argent mais d'ailes.

Annexes

De la misère en milieu consumériste

Où l'on découvre que le consommateur compulsif n'est qu'un automate enchaîné à ses désirs fabriqués.

Il achète — sans vraiment choisir. Il remplit son panier comme on remplit un vide, il court après des promotions comme on court après un mirage. Son existence s'organise autour des soldes, des nouveautés, des offres limitées. Chaque achat est une tentative désespérée de combler un manque qu'il ne comprend pas, une panique sourde contre le silence intérieur.

Il ne possède rien, mais accumule tout. Il transforme son logement en magasin, ses finances en dette, ses jours en répétitions frénétiques de clics, de scans, de déballages. Il croit maîtriser sa consommation alors qu'il en est le jouet, prisonnier d'un système qui fabrique ses besoins, normalise ses envies, manipule ses impulsions.

Il cherche la satisfaction, mais ne trouve que l'oubli momentané. L'objet acquis se démode, s'abîme, s'efface dans la masse. Le désir revient aussitôt, plus pressant, plus insatiable. Il ne s'arrête jamais, il consomme l'instant, le futur, l'attention, jusqu'à se vider tout entier de lui-même.

La publicité, les algorithmes, les influenceurs le guident. Ils décident ce qu'il doit vouloir, quand, et comment. Il obéit, fasciné, hypnotisé, incapable de distinguer la nécessité de la pulsion. Son bonheur dépend d'un flux permanent d'achats, et il s'y noie sans fin.

Il accumule les biens, mais perd le sens. Il remplit son temps, mais le vide a gagné. Il remplace les relations par des transactions, le temps par des files d'attente, l'existence par un catalogue. Il est un automate marchand, un sujet consumé.

Et pourtant, il se dit libre. Libre de choisir, libre d'avoir, libre d'être. Sa liberté est un leurre : celle de la cage ouverte où l'on peut courir à sa guise sans jamais sortir. Il croit construire sa vie, mais il l'entasse, comme tous ses objets, sans but, sans horizon.

Le consommateur compulsif est l'image inversée d'une époque qui refuse de penser son manque, qui détourne la question du désir en une course folle à la possession. Il est le témoin d'une société qui, face à ses impasses, se noie dans le superflu pour oublier l'essentiel.

De la misère en milieu motorisé

Où l'on découvre que l'automobiliste est un piéton mutilé qui se croit supérieur.

Ils roulent — mais ne vont nulle part. Ils klaxonnent — mais ne s'adressent à personne. Ils accélèrent — vers leur propre embouteillage. La voiture, ce cercueil climatisé, les a transformés en organes roulants de la congestion mondiale, en bulles métalliques d'anonymat arrogant. Et pourtant, ils s'y accrochent comme à la dignité perdue : un permis, une carrosserie, un airbag — et voilà l'homme redevenu dominant, bardé de chevaux fiscaux pour compenser le vide du galop intérieur.

Ils appellent liberté ce qu'ils subissent en file indienne. Ils appellent autonomie ce qui les rend dépendants du pétrole, des parkings, de l'assurance, du crédit, de l'aire de repos, du GPS, du garagiste. Leurs vies se mesurent en kilomètres parcourus pour ne jamais sortir de leur cage. Chaque virée est une fuite : de la maison au travail, du travail au centre commercial, du centre commercial à la pompe à essence ; *stationnés dans la répétition jusqu'à l'épuisement du monde.*

Le paysage est un flou, les autres des obstacles, l'espace un couloir borné de limitations. Ils ne voient plus que les feux, les radars, les lignes blanches. Ils ne sentent plus rien, sauf la clim, ou le chauffage. Ils n'écoutent plus que leur voix GPS et les mauvaises nouvelles à la radio. Ce n'est plus la route qui les mène, c'est l'algorithme de *leur servitude fluidifiée*.

Ils croient posséder un véhicule alors qu'ils sont possédés par lui. Le constructeur pense pour eux, la "bagnole" (Macron) pense à leur place. Elle décide de la musique, du trajet, du moment de s'arrêter. Et lorsqu'elle tombe en panne, leur monde s'effondre.

Un chien sans laisse.

On ne marche plus — c'est suspect. On ne lève plus le pouce — c'est dangereux. On ne se déplace plus — on consomme du déplacement.

Il fut un temps où la voiture fascinait. Désormais elle fatigue. Elle coûte, elle pollue, elle tue — et ils en redemandent. Car elle est devenue leur double — mastoc, motorisé, seul. Une machine à isolement, à rage contenue, à statuts factices. L'autoroute mène tout droit au cimetière des illusions, mais ils se battent pour doubler avant d'y arriver.

Les embouteillages sont *leur démocratie réelle* : la communauté de ceux qui n'ont rien d'autre à faire que d'attendre que le devant avance. Il n'y a plus de conducteurs, seulement des passagers nerveux d'une civilisation qui cale dans ses propres gaz.

Et s'ils sortaient de la voiture ? Ils redeviendraient vulnérables, lents, imprévisibles. En un mot : humains. Mais ils préfèrent rester au chaud dans leur capsule, persuadés qu'ils maîtrisent leur trajectoire, alors qu'ils foncent à toute allure vers un mur — et qu'ils en remercient le confort.

De la misère en milieu publicitaire

Où l'on découvre que la publicité vend toujours plus que ce qu'elle montre, et toujours moins que ce qu'elle promet.

Elle est partout. Invisible de tant être vue, inaudible de tant hurler, omniprésente *comme un dieu idiot*. Elle tapisse les murs, les écrans, les esprits. Elle interrompt, distrait, infiltre. Elle ne parle jamais pour dire quelque chose, mais pour faire croire qu'on manque de tout et surtout de ce qu'on possède déjà.

La publicité n'informe pas : elle formate. Elle impose par saturation. Elle ne suggère rien : elle martèle, répète, infiltre, perfore. Elle transforme chaque mot en appât, chaque image en piège, chaque besoin en diktat. Elle ne vend pas des produits, mais des manques, et les recycle à l'infini sous de nouvelles formes colorées.

Ceux qui la fabriquent prétendent être créatifs : ils sont décorateurs de cages. Leur génie consiste à déguiser le vide en événement, à maquiller le conformisme en originalité, à injecter de l'envie dans l'indifférence. Leur travail consiste à rendre le monde désirable pour que nul ne songe à le changer.

Ceux qui l'avalent, l'absorbent, la vivent, croient choisir ce qu'ils désirent alors qu'ils désirent ce qu'on leur a choisi. Ils veulent l'objet, et oublient le geste. Ils veulent le lifestyle, et perdent la vie. Chaque slogan est une promesse d'extase qui finit en colis Amazon.

La publicité a tué le silence, *ruiné l'étonnement*, ridiculisé la gratuité. Elle colonise les rêves, contamine les désirs, privatise les symboles. Elle rend toute chose marchande, même le révolté, même le marginal, même l'amour. Elle récupère la critique pour la vendre en tee-shirt, le cri pour en faire un jingle.

Elle n'a pas d'ennemis ; elle les digère. Elle ne cherche pas de vérité — elle impose la visibilité. Elle fait du monde une vitrine sans profondeur, un défilé sans contenu, *une fête sans fête*. Et tous y participent, à leur insu, ou à crédit.

Elle vole le sens, la parole, l'attention, puis les revend, segmentés, optimisés, sponsorisés.

La publicité ne cessera pas faute de budget, mais faute d'yeux pour la regarder. Elle mourra de lassitude, de saturation, d'intérêt. Mais pour cela, il faudrait que quelqu'un détourne enfin le regard, qu'un silence s'élève au-dessus du vacarme. Alors on entendrait peut-être, sous le murmure des slogans éventrés, revenir la possibilité d'un désir qui ne se vend pas.

De l'extrême misère des milieux technologisés
(où l'on découvre que ce qu'on appelle progrès est souvent l'art d'enchaîner plus vite avec des chaînes plus fines)

Ils l'appellent avancée, révolution, innovation ; comme on parle d'un dieu qu'on ne comprend pas mais qu'on craint de contredire. La technologie est devenue leur évidence, leur refuge, leur créature tentaculaire. Elle est là, partout, intégrée, portable, connectée et surtout *incontournable*. On ne peut plus dire "non" sans passer pour fou.

Elle promet de simplifier, elle complique. Elle prétend rapprocher, elle isole. Elle devait

libérer du travail, elle a rendu l'homme disponible 24 heures sur 24. Elle devait donner accès à tout, elle a fragmenté la pensée. L'humanité se croyait augmentée, elle s'est retrouvée asservie — aux mises à jour, aux batteries, aux interfaces, aux bugs.

Le monde technologique ne demande plus si quelque chose est bon, vrai, juste. Il demande si c'est plus rapide, plus pratique, scalable. Il réduit tout à l'utile, puis l'utile au rentable, puis le rentable à l'obsolet. La beauté devient un design. La mémoire, un cloud. Le corps, un capteur. L'esprit, un algorithme à affiner.

Et ceux qui conçoivent ces outils se prennent pour des sorciers. Ils écrivent des lignes de code comme d'autres écrivaient des vers, sauf que leurs vers *ne parlent à personne sauf aux machines*. Ils ne savent plus lire le monde, seulement le compiler. Et dans leur logique pure, toute limite humaine est une erreur à corriger, une friction à gommer, une lenteur à éliminer.

Quant à ceux qui les utilisent, ils ne savent plus vivre sans. Ils consultent, glissent, valident, commentent. Leur présence au monde est une interface tactile. Ils ne regardent plus : ils scrollent. Ils ne parlent plus : ils interagissent. Leur quotidien est un labyrinthe d'applications, de notifications, de processus automatisés. Et ils se sentent puissants mais ils sont seulement *dépendants jusqu'à la moelle*.

La technologie, disait-on, devait être un outil. Elle est devenue *une condition*. Elle dicte les formes de la parole, les rythmes du temps, la texture même du réel. Ce qui n'est pas digital n'existe plus. Ce qui résiste au traitement de données devient bruit, anomalie, archaïsme.

Et les questions qu'on ne pose plus sont les seules qui vaillent : Pourquoi ? Pour qui ? À quoi bon ? Car pendant que l'on connecte chaque objet, chaque geste, chaque être, on éteint la possibilité même d'un monde habitable. L'intelligence se mesure en teraflops, mais plus personne ne sait ce qu'est *la vie bonne*.

La technologie prétend conquérir le futur, mais elle n'a aucun projet. Elle avance sans direction, comme un automate lancé à pleine vitesse dans le rien. Et tous applaudissent, fascinés par la lumière des écrans — sans voir qu'ils creusent leur tombe à la lampe frontale.

Au bout de cette route fléchée vers le toujours plus performant, il n'y a rien, sinon le silence d'un monde régi par des machines.

De la misère en milieu scolaire

Où l'on découvre que l'école enseigne surtout à obéir, et disparaître en silence.

Ils appellent cela un lieu d'apprentissage, un sanctuaire de savoir, une fabrique de citoyens. C'est en réalité un sas de dressage, un long couloir de conformité pavé de bulletins, de notes et de phrases toutes faites. On y entre curieux, on en sort résigné ou broyé.

L'enfant y apprend très tôt à lever la main pour parler, à demander la permission d'aller pisser, à ne pas sortir des lignes. À penser selon le corrigé, à questionner selon le programme, à rêver entre deux sonneries, quand ce n'est pas interdit. Ce qu'on appelle discipline est une gestion de troupeau ; ce qu'on nomme éducation est administration.

Les savoirs sont découpés en tranches, comme des tracts de supermarché : maths, français, histoire, SVT — sans lien, sans chair, *sans jeu*. On ne cherche pas à comprendre le monde,

mais à cocher des compétences. La poésie est une récitation, la géographie une liste de fleuves, la philosophie un bac à sable de citations, et de faux problèmes à recracher en temps limité.

Ceux qui y enseignent le font parfois avec passion et souvent malgré *tout*. Pris dans une machine à évaluer, à remplir des cases, à corriger à la chaîne des copies anonymes. On les veut moteurs, modèles, psychologues, assistants sociaux, gardiens de l'ordre ; sans liberté, sans souffle.

Et ceux qui y apprennent — qu'apprennent-ils, sinon à attendre ? À attendre la fin du cours, la sonnerie, les vacances, les résultats, le diplôme, puis l'emploi qui viendra — ou pas. L'école les prépare au monde, mais à un monde qu'elle suppose figé : hiérarchique, compétitif, absurde. Elle les entraîne à courir après des points comme seule réalité. À viser des mentions vaines. À rentrer dans des cases, *que la vie a désertées*.

Elle parle de méritocratie, et reproduit les écarts. Elle parle de savoir, et impose la saturation. Elle parle d'égalité, mais note à la différence près. Elle parle de liberté, mais surveille chaque mouvement. Elle apprend à obéir, à supporter l'ennui, à se taire même quand on a mieux à dire que le professeur.

Ceux qui réussissent brillent dans le système, mais le plus souvent s'y éteignent intérieurement. Ceux qui échouent sont recrachés avec une étiquette sur le front. Rarement l'on y apprend à chercher, à douter, à résister. L'école ne forme pas des consciences — elle prépare des candidats.

Comme si répéter des siècles d'ennui institutionnalisé suffisait à faire une société. Pourtant, ce n'est pas en enseignant à se tenir droit qu'on redresse les vivants. Ce n'est pas en empilant les savoirs morts qu'on rend l'esprit vif. Ce n'est pas en domestiquant les sensibilités qu'on fait naître l'intelligence.

L'école ne sera vivante que quand elle cessera d'être ce qu'elle est. Quand elle osera se défaire de ses barreaux invisibles, de ses trônes d'autorité, de ses évaluations mécaniques. Et qu'alors peut-être, dans le silence retrouvé d'une classe *sans hiérarchie*, quelqu'un osera poser la seule question qu'on n'y entend jamais : pourquoi apprend-on ce qu'on apprend ?

De la misère en milieu politique

Où l'on découvre que gouverner consiste à gérer l'illusion du pouvoir pendant que d'autres décident ailleurs.

Ils appellent cela la démocratie, la République, le débat public. C'est une scène creuse, un théâtre d'ombres, un carnaval d'ambitions déguisées en responsabilités. La politique administre le désastre, le tempère, l'emballage de promesses usées *perpétuellement recyclées*.

Les politiciens professionnels enfilent les mandats comme des costumes. Ils sourient à la caméra, tweetent des indignations calibrées, visitent des usines en grève pourvu qu'elles soient bien éclairées.

Ils prétendent représenter mais ne fréquentent plus que leur reflet médiatique. Ils prétendent servir mais ne servent que ce qui leur assure une place à la table : les intérêts, les marchés, les algorithmes.

Le pouvoir a quitté les palais. Il circule dans les banques, les plateformes, les firmes transnationales. Il n'obéit plus à un suffrage, mais à des logiques techniques et financières qui n'ont ni visage, ni compte à rendre. Le ministre passe, le système reste.

La politique est devenue l'art d'endosser les décisions que l'on ne prend plus.

Et ceux qui y croient encore, que font-ils, sinon voter contre, protester à l'intérieur du cadre, espérer une alternance qui n'alterne rien ? À chaque élection, ils se précipitent dans l'isoloir comme dans un confessionnal, pour racheter cinq années d'indifférence citoyenne par un geste aussi dérisoire que ritualisé. On leur répète qu'ils ont le choix, alors qu'on a déjà choisi pour eux *ce qu'il est permis de vouloir*.

Les mots sont morts à force d'être tordus : engagement signifie carrière, changement veut dire régression, responsabilité rime avec immunité. La vérité n'est pas inacceptable, elle est tout simplement inaudible, brouillée par le bruit constant des "éléments de langage".

La politique ne se joue plus dans les rues, mais dans les sondages. Elle ne cherche pas le juste, mais le rentable. C'est une opération de relations publiques à grande échelle, un spectacle permanent dont le peuple est réduit au rôle de *figurant votant*.

Et pourtant, il suffirait d'un geste pour tout faire trembler : cesser de croire, de consentir, de participer à cette mascarade. Réapprendre à parler en dehors des tribunes, à décider sans chef, à penser sans parti. Mais cela ne se décrète pas — cela se vit, se cherche, *s'arrache*.

Tant que la politique sera un métier, elle ne pourra être une émancipation. Tant qu'elle s'exercera dans des lieux fermés, elle ne pourra ouvrir aucun avenir. Car ce qui manque, ce ne sont pas des programmes, mais des raisons de vivre autrement. Et cela, aucun scrutin ne le donnera.